

# La guérison de M<sup>me</sup> Munroe



**Havelock Etrick**

**Gloubik Éditions  
2022**

Cette nouvelle a été initialement publiée dans *The Smart Set* de janvier 1902 sous le titre ***The curing of Mrs Munroe.***

© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre et la traduction.

Le passé de M. Vert Glandyss était enveloppé d'une profonde obscurité. Il venait d'on ne sait où, et sa richesse était glanée à des sources aussi mystérieuses que son identité. Il prétendait connaître tout le monde, mais très peu de gens admettaient avoir son nom sur leur liste de connaissances intimes. Il avait une belle apparence et des manières irréprochables, était un brillant linguiste et, somme toute, un homme charmant. Peut-être même y avait-il chez lui une surabondance de charme.

Certes, M<sup>me</sup> Weevil Gunner, qui avait des dispositions ecclésiastiques, ne croyait pas en lui. « *Ma chère* », avait-elle dit à sa meilleure amie, « Reconnaissez que le sourire de cet homme et la fascination diabolique qu'il génère ne peuvent émaner que d'une seule personne : sa Majesté inavouable !... Je crois fermement que si vous l'aspergiez d'eau bénite, cela grésillerait !

Mais alors, comme la Société l'a remarqué, M<sup>me</sup> Weevil Gunner n'était que... M<sup>me</sup> Weevil Gunner, et M. Vert Glandyss était... la mode ! Voilà tout !

Jouer avec ce qu'on appelait parfois « les pouvoirs du mal » était un passe-temps favori cette saison-là, et la suite de chambres au premier étage du n°988 de New Bond Street, où un thé d'une excellence tout à fait excep-

tionnelle était offert gratuitement, était quotidiennement remplie d'une foule à la mode, de fainéants émotifs de haut rang, tous désireux de tester le pouvoir du roi des hypnotiseurs, M. Vert Glandyss.

— C'est un homme si cher, remarqua avec enthousiasme la douairière corpulente, que d'être mis en transe par lui et de faire de drôles de choses est vraiment très appétissant ! Je n'ai jamais autant apprécié mon dîner que lorsque j'ai vu mes amis se ridiculiser !

Parmi les habitués des salles magnifiquement meublées se trouvait M<sup>me</sup> Hallam Munroe, une jolie veuve canadienne. Elle avait la réputation de posséder une immense fortune, le souvenir indélébile d'un mari dévoué, et les plus petits pieds de Londres. Elle possédait apparemment le premier de ces attributs. Son coupé, que l'on voyait si souvent dans Bond Street, était tout à fait parfait dans son genre, et son appartement de Victoria Street était considéré par ceux qui avaient pénétré dans son enceinte convoitée comme étant de tout aussi bon goût. Il ne faisait aucun doute que M<sup>me</sup> Hallam Munroe avait de l'argent, et ce qui était tout aussi évident, elle savait le garder.

Pendant trois années consécutives, M<sup>me</sup> Munroe est venue de son Toronto natal à

Londres pour la saison. Elle recevait généreusement, se prélassait sous les sourires de la royauté et, en général, se dépensait comme un papillon parmi les fleurs de ce jardin exclusif, le Upper Ten ! La saison terminée, elle disparaissait comme d'habitude. L'arrivée de la date après laquelle le mystérieux décret de la société détermine qu'il n'est plus chic d'être vu sur les trottoirs de Piccadilly voyait du papier brun collé sur les fenêtres de son appartement, et les bijoutiers de Bond street ne la connaissaient plus.

Elle avait beaucoup de connaissances, peu d'amis, mais les chasseurs de sa main et de sa fortune ne manquaient pas. Ceux-ci étaient tenus à distance par la diplomatie facile de la petite dame elle-même et par le colonel Whitelaw, un gentleman d'âge moyen et d'apparence ordinaire qui s'était constitué, du fait qu'il était un compatriote canadien et qu'il avait connu son défunt mari quand il était enfant et elle-même quand elle était bébé, le fidèle chien de garde de sa personne et de son appartement.

Le chercheur d'or trouvait le colonel invariablement plongé dans une conversation avec son hôtesse, et ses sourires étaient aussi doux que le sucre avec lequel elle préparait son thé avec sollicitude. L'étranger inquiet n'était nulle part. Lorsque le temps

maximum autorisé par les lois tacites de la société pour une visite de l'après-midi était écoulé, les jeunes gens déconcertés et sans le sou aux noms historiques, et les dames élégamment habillées qui avaient la chance d'avoir une surabondance de fils, étaient obligés de prendre congé, et ils laissaient inévitablement le colonel derrière eux, lui, avec son visage grimaçant et souriant, étant apparemment un point fixe.

Mais la vie n'était pas entièrement un lit de roses pour M<sup>me</sup> Hallam Munroe. Elle avait un problème à résoudre. La nature avait jugé bon de l'affliger d'un léger bégaiement. La société était d'accord - depuis que la jolie veuve s'était mise à donner d'excellents dîners - que son affliction donnait un certain piquant à sa beauté, mais la dame elle-même se crispait quotidiennement, avec des plaintes amères, sous son humiliation. Le bégaiement se réveillait invariablement lorsqu'il était le plus anxieux de donner libre cours à quelque brillant mot d'esprit impromptu ou de reconnaître avec un aplomb approprié l'adulation mielleuse d'une royauté souriante. Dans ces moments-là, ses nerfs lui jouaient parfois des tours, les mots soigneusement choisis refusaient de couler, des grimaces inconvenantes les remplaçaient, le mot d'esprit ou la réponse joliment conçue étaient privés de leur intelligence et de leur

saveur parce qu'ils arrivaient une seconde ou deux trop tard, et M<sup>me</sup> Hallam Munroe devait claquer des dents de rage et de mortification.

Jusqu'à présent, elle n'avait pas trouvé de remède à cette affliction, bien que de nombreux charlatans avec leurs assurances grandiloquentes aient été consultés... et trouvés insuffisants.

Faisant partie d'une foule à la mode, elle avait assisté à une ou deux séances de M. Vert Glandyss données dans ses locaux de Bond Street. Elle avait été étonnée et ravie d'apprendre que parmi les nombreux usages qu'il prétendait faire de l'hypnotisme figurait la guérison du bégaiement. Les mains tremblantes, elle avait sorti sa carte de visite. Une audience privée avait été sollicitée et accordée. La malade, avec de nombreuses hésitations provoquées par sa nervosité, avait exposé son grief contre la nature, et demandé le prix du salut. Le grand homme était plein de sympathie.

— Permettez-moi, chère madame, dit-il doucement, d'examiner le palais de votre bouche. Cela ne vous dérange pas ?... Non ? Vous êtes très bien. Ah ! s'exclama-t-il, après avoir scruté, avec des yeux de juriste, le crépuscule rosé de la bouche de la jolie veuve et pris un air de profondeur intellectuelle, ah !

comme je le pensais... rien de structurellement défectueux... simplement une petite question de nerfs, chère dame, simplement une question de nerfs !.

— Je suis sûre que vous avez raison. Ce ne sont que des nerfs chez moi, acquiesça M<sup>me</sup> Munroe, car parfois il n'y a pas la moindre trace de bégaiement dans mon discours, alors qu'à d'autres moments je suis une nuisance pour moi-même et pour tout le monde...

— Pas pour les autres, chère madame, je suis très affirmatif. Le léger empêchement dont il a plu à une Providence pas toujours sage de vous affliger est, si je puis dire, un charme, mais un charme néanmoins que je suis capable de supprimer si vous voulez bien vous remettre entre mes mains.

M. Vert Glandyss sourit d'une façon que, faute d'un meilleur mot, on peut qualifier de largement . Il sourit comme pourrait le faire quelque divinité païenne parfaitement respectable qui condescendrait pour un moment à s'occuper des besoins de l'humanité... pour une contrepartie.

« Un homme charmant ! » s'écria mentalement la dame.

— Vous pouvez vraiment me guérir ? s'exclama-t-elle à haute voix. Oh, comme



c'est charmant !.

— Rien de plus facile. Une heure, trois ou quatre fois par semaine, passée dans la transe hypnotique, pendant laquelle vous lirez à haute voix, réorganisera en un mois environ votre organisation nerveuse de façon complète. Naturellement, vous serez inconsciente pendant la leçon, si je puis dire, mais cela fera partie intégrante de la guérison. Il ne peut y avoir de nervosité dans un état d'hypnose. Vous lirez sans la moindre trace de bégaiement. En fait, bien que votre langue soit occupée, le cerveau sera dans un repos absolu.

— Je comprends, dit M<sup>me</sup> Munroe en hochant la tête. Continuez, c'est très intéressant.

— Avec le temps, reprit le grand prêtre de l'hypnotisme avec un sourire séraphique, la nature s'adaptera au nouvel ordre des choses et sera obligée de s'imprégner de l'habitude ainsi acquise. L'immunité totale contre l'hésitation qui lui a été enseignée pendant vos périodes de repos mental forcé deviendra une partie d'elle-même, et... vous serez guérie. En fait, sans un effort palpable de votre part, vous serez tout à fait incapable de bégayer.

M. Vert Glandyss avait pris goût à son sujet. Il prévoyait de nombreuses guinées.

— Charmant ! tout à fait délicieux ! murmura M<sup>me</sup> Munroe. Et quand puis-je commencer ?

Le grand homme poussa un soupir musical, et sortit de sa poche un agenda.

— La saison, dit-il en parcourant les pages, promet d'être chargée, mais je pense pouvoir vous trouver une heure libre de temps en temps.

M<sup>me</sup> Munroe attendit avec inquiétude, de peur que la facilité de parole si proche d'elle ne lui soit arrachée par un Temps jaloux.

— Voyons voir, murmura-t-il en lui-même. Le vendredi, la duchesse de Stratton Bourne de trois à quatre heures et demie. La princesse, le lundi, de dix heures à demie... h'm... h'm... et la chère comtesse est si affreusement peu ponctuelle qu'il est difficile d'arranger... ah, oui, nous y sommes ! Je peux vous accorder une heure quatre fois par semaine, disons, de six à sept heures de l'après-midi ? Est-ce qu'une telle heure vous conviendrait ?

— Parfaitement, je la ferai convenir ! répondit la dame, avec véhémence. Je suis toute anxieuse de commencer la cure. Est-ce terrible, M. Glandyss ? Je veux dire le fait de devenir inconscient.

Elle se sentait devenir un peu pâle par

anticipation.

M. Vert Glandyss étendit ses mains en signe de dédain amusé et sourit d'un sourire calculé pour chasser la peur du plus timide des cœurs.

— Vous avez vu par vous-même, chère madame, combien c'est simple. Un petit disque de métal à contempler... un passage de mes mains... et hop, vous êtes partie ! Chaque fois, il m'est de plus en plus facile de vous faire entrer dans la transe hypnotique, et finalement, quand je vous aurai parfaitement maîtrisée, un simple regard de ma part suffira presque à vous endormir. C'est un fait, je vous l'assure, ajouta-t-il, suavement, en réponse à un regard étonné et quelque peu nerveux de sa patiente. Vous êtes bercée dans un sommeil délicieux, ne connaissant rien des soucis et des vexations de la vie, et pendant tout ce temps vous êtes guérie de ce que personnellement - il s'inclina avec la grâce d'un évêque à la mode - je considère comme une maladie très charmante et fort convenable.

— Mais... vous n'allez pas m'envoyer dormir quand je ne veux pas y aller ? à n'importe quel endroit où nous pourrions nous rencontrer ? Cela pourrait être si maladroit...

— Chère madame ! - M. Vert Glandyss était inexprimablement choqué, et montrait

ses sentiments blessés. - Chère madame, un médecin ne réserve-t-il pas son traitement à l'intimité qu'il exige ? Je... je... vraiment, je suis tout à fait horrifié par votre suggestion !

— Oh, s'il vous plaît pardonnez-moi ! s'écria M<sup>me</sup> Hallam Munroe. J'avais complètement oublié que je devais vous considérer comme mon médecin ! Comme il sera parfaitement délicieux d'être endormie de cette façon ! Mais - son visage s'est un peu décomposé - Est-ce que trois mois suffiront pour la guérison ?

— Nous nous retrouverons sans doute quelque part à la fin de la saison. Un repos de quelques semaines n'affectera pas le traitement. Je partirai à l'étranger à la mi-juillet, et j'ai l'intention de faire de Monte-Carlo mon quartier général pendant les mois d'hiver. On y rencontre tout le monde, et peut-être mes séances de spiritisme pourront-elles constituer un délassement pour les travailleurs acharnés qui passent leur temps aux tables.

— Ce sera charmant. J'y vais toujours après Noël.

— Jouez-vous ? Si ce n'est pas impoli de le demander.

— Jamais ! répondit M<sup>me</sup> Munroe avec emphase, mais j'aime regarder les imbéciles

perdre leur argent.

— C'est de loin la forme d'amusement la plus sage, répondit-il, avec un rire tranquille.

— Alors, M. Glandyss, si je ne suis pas tout à fait guérie d'ici la fin de la saison, nous pourrons reprendre nos séances de spiritisme parmi les fleurs du Sud ensoleillé.

— Tout à fait, M<sup>me</sup> Munroe. En attendant, dit-il en jetant un coup d'œil rapide à l'horloge, vous m'excuserez ? Je suis attendu à Marlborough House... je vous attendrai demain... demain à six heures ?

— Vous pouvez. Je suis terriblement ponctuelle, M. Glandyss, et je serai là à l'instant même !

— Je serai charmé, murmura-t-il en lui montrant la porte et en sonnait son domestique.

— Le coup le plus chanceux que j'aie fait jusqu'à présent ! se dit-il, tandis que la porte se refermait derrière elle. C'était un bon coup sur Monte-Carlo !

Et M. Vert Glandyss sourit à nouveau.

Le colonel Whitelaw fit des remontrances sur la dernière folie de la jolie veuve. Il plaida en vain qu'il avait été l'ami intime de son mari, et qu'il était certain que si Munroe vivait, il n'apprécierait pas l'idée que sa femme

se mette à la merci d'un homme qui, aussi probablement que possible, était un charlatan. M<sup>me</sup> Munroe haussa ses épaules bien formées.

Le colonel déclara qu'il l'avait connue dès son enfance, qu'il l'avait nourrie sur ses genoux, et qu'il détestait la voir s'adonner à toutes ces notions nouvelles, le mesmérisme, l'hypnotisme. C'était douloureux pour lui, douloureux.

— Mon cher colonel, répondit-elle, vous n'avez que dix ans de plus que moi, et je dois dire que si vous aimiez me soigner quand j'étais en langes, vous avez fait preuve d'un goût extraordinaire en tant que garçon.

Il plaida pour une plus grande prudence pour le respect dû à cette vieille dame, M<sup>me</sup> Grundy.

— Bonté divine ! Je ne suis plus une enfant, mon cher vieil ami. Nous, Canadiens, sommes plus indépendants que ces gens qui ont vécu toute leur vie dans cette ridicule petite île. Si M<sup>me</sup> Grundy n'aime pas ce que je fais, elle peut... eh bien, elle peut s'occuper de personnes qui se soucient de ce qu'elle pense. Moi, je n'en ai rien à faire. Et puis, comment diable ce M. Glandyss pourrait-il obtenir un pouvoir maléfique sur moi ? Je vais le voir comme je le ferais avec un médecin ou un masseur. Il est bien connu, et par-

faitement respectable. Remarquez par vous-même combien je me libère chaque semaine de ce détestable bégaiement. Pas plus tard qu'hier soir, j'ai donné à ce vulgaire grand duc la claque la plus intelligente de toute sa vie. C'est sorti aussi clairement que n'importe quoi. Je n'ai même pas hésité. Non, mon cher Colonel, je continuerai à rendre visite à M. Vert Glandyss quatre fois par semaine jusqu'à la fin de la saison. Ensuite, si vous êtes gentil, vous pourrez venir avec moi - et ma compagne, Miss Tomkins - pour notre projet de voyage en yacht aux Açores. Nous laisserons ce sale Londres derrière nous et nous rêverons pendant cinq mois sur la bonne vieille mer, allant là où nos doux désirs nous portent, et nous nous retrouverons sur la Riviera aux environs de Noël. Le yacht est là, à Southampton, en train de se goinfrer, et nous voilà en train de passer par cet absurde tapis roulant qu'est la saison. J'ai envie de partir. Cinq mois à ne rien faire du tout ! Vous pouvez venir, mon cher Colonel, si vous ne craignez pas de vous ennuyer.

— Ennuyer ! chère Miriam !

— Oui, oui, je sais. Ne soyez pas bête ! s'exclama-t-elle en arrachant sa main de la sienne. Ah, je ne voulais pas vous blesser, cher vieil ami... car elle remarqua qu'un regard de douleur traversait le visage de

l'homme... mais vraiment, vous ne devez pas faire l'amoureux avec moi. Pensez à M<sup>me</sup> Grundy. Et vous savez... vous devez voir... que je suis heureuse comme je suis. J'aime tout simplement mon indépendance.

Le colonel soupira.

— Je le sais, dit-il en la regardant avec une expression de chien fidèle dans ses yeux sombres. Je le sais... et je l'abhorre !

## **II**

Les croupiers du casino de Monte-Carlo s'étaient habitués à la vue d'une joueuse qui, soir après soir, à l'heure du dîner, lorsque les salles étaient relativement vides, s'asseyait impassiblement à l'une des tables et jouait lourdement. Derrière elle se tenait un homme de grande taille qui lui chuchotait de temps en temps, et elle obéissait en plaçant des mises progressives sur certains numéros, rouges ou noirs.

Les croupiers, habitués aux curiosités,



cessèrent au bout de quelques soirs de prêter attention à la femme ou à son compagnon, se contentant de hausser les épaules lorsque de grosses sommes lui étaient versées, sachant très bien par expérience que le système sur lequel elle travaillait finirait tôt ou tard par s'effondrer, et l'argent retourner dans les coffres de la salle de jeu. Ils n'ont pas vu l'épilogue nocturne qui était joué dans l'hôtel où s'arrêtait le joueur silencieux et apparemment inconscient.

S'ils avaient été présents, ils auraient vu que les billets gagnés étaient remis à l'homme, et que la joueuse, après qu'on lui eut placé un livre dans les mains, était réveillée de la transe hypnotique dans laquelle elle était plongée depuis une heure environ.

M<sup>me</sup> Munroe n'avait absolument pas conscience d'avoir quitté la pièce, s'imaginant que son temps d'oubli avait été occupé à lire à haute voix à son mentor, achevant ainsi la guérison de sa maladie nerveuse. Seul M. Vert Glandyss, touchant doucement son livre de poche, connaissait le secret de ces heures. Il savait aussi que le colonel Whitelaw ne tarderait pas à arriver de Londres, et que cet événement mettrait fin à son projet, si heureux qu'il fût. Cependant, la petite comédie, comme il l'appelait, s'était révélée encore plus rémunératrice que ce qu'il avait

osé espérer dans ses rêves les plus optimistes. Il avait toute la croyance superstitieuse d'un joueur dans l'infailibilité du joueur hypnotisé, et il avait l'avantage du capital de sa victime sans risquer aucun de ses gains. Son influence sur M<sup>me</sup> Munroe était totale. Dans son état de transe, elle faisait et disait tout ce que sa volonté lui dictait.

— Encore une semaine de cela - si cet infernal colonel ne se manifeste pas - et je serai un homme riche . Et puis l'Amérique... et la sécurité ! Il se tourna vers M<sup>me</sup> Munroe au moment où il quittait son salon privé. Vous aurez une leçon demain, chère madame ?

— Bien sûr, fut la réponse. Mon cher M. Glandyss, vous m'avez fait un bien fou, mes nerfs sont en pleine forme.

Il s'inclina avec l'élégance suave d'un archange.

— Chère Madame, je suis plus que satisfait, croyez-moi. *Et*, ajouta-t-il mentalement, *mon banquier l'est aussi !*

Le colonel Whitelaw arriva en fin d'après-midi par l'express de Paris, et après avoir vu ses bagages dûment déposés à son hôtel, il se rendit au Casino, avec quelques louis en poche, juste pour voir « *ce qui se passait aux tables* ». Il n'était pas un joueur, mais, comme le reste du monde, il aimait sa

petite aventure, et comme il avait beaucoup de moyens, il n'y avait aucune objection à ce qu'il la prenne.

Il savait qu'il rencontrerait probablement M<sup>me</sup> Munroe plus tard dans la soirée, mais il préférait l'heure calme du dîner pour son petit jeu, car les tables étaient alors accessibles avec un certain degré de confort.

Le colonel traversa les deux premières pièces, sans regarder ni à droite ni à gauche, et entra dans la grande salle consacrée au *trente et quarante*, son jeu préféré. Là, il trouva ce qu'on appelle localement une « *bonne carte* » en cours, et prenant place à la table, il sortit son petit tas de louis et se consacra pendant la demi-heure suivante aux caprices fluctuants des cartes. Au bout de ce temps, il avait coupé son appétit et s'était relevé, plus riche de quelques centaines de francs.

— Assez ! c'est aussi bon qu'un festin ! s'écria-t-il. Maintenant je vais voir ce que font les autres tables.

Il avait été quelque peu dérangé pendant qu'il jouait par un groupe de trois hommes debout derrière sa chaise, qui ne cessaient de chuchoter entre eux. Ce n'étaient pas des joueurs, et leur conversation portait sur des sujets étrangers au jeu. En soi, cela a plutôt étonné le colonel, car il est inhabituel d'en-

tendre autre chose que le jeu, le comportement idiot des cartes ou l'étrange récurrence de certains nombres discutés dans le « *Paradis du Diable* ». Bien que loin de vouloir jouer le rôle d'espion, le colonel n'avait pu éviter de saisir des fragments de phrases, car dans leur sérieux, les hommes parlaient parfois à voix basse.

— En sécurité ? dit l'un d'eux, pourquoi pas ? Ce travail est mieux fait quand il y a le moins de monde possible. Nous ne voulons pas de dispute, et l'administration ne nous remerciera pas d'avoir fait un scandale.

— Pourquoi ne pas attendre, s'exclame un autre, qu'il soit dehors ?

— Non, non, objecta le premier intervenant. Il sera alors plus sur ses gardes et nous donnera beaucoup plus d'ennuis. Maintenant qu'il est absorbé par son jeu, l'opération ne prendra pas plus de dix secondes...

— Vous avez le mandat signé ? dit le troisième homme, qui jusqu'alors n'avait pas parlé.

— Faites-moi confiance ! fut la réponse. Il n'y a aucun doute sur l'homme.

— Non, dit l'autre en riant, le visage d'Ivan Klavavitch ne s'oublie pas si facilement. Je lui dois une revanche. Il a failli le faire pour moi la nuit où il s'est échappé de

la prison de Moscou, et j'ai attendu assez longtemps pour le rembourser. La troisième section sera heureuse de remettre la main sur lui, c'est un feu follet.

— Il fait le gros du travail ici, dit le premier intervenant, et il semble avoir mis la main sur une Anglaise pour jouer à sa place. Je crois qu'il l'a hypnotisée ou quelque chose comme ça. On dirait qu'elle dort tout le temps.

Le colonel Whitelaw regarda autour de lui - il venait de quitter la table - et rencontra les yeux de l'homme qui avait parlé. Malgré son bon français, il était manifestement russe et avait un visage typique de Tartare, avec des yeux de fouine et des lèvres épaisses. Probablement, pensa le colonel, un détective à la recherche d'un pauvre diable de suspect ou de réfugié politique.

Il marcha lentement dans la pièce voisine et se tint à côté d'une des tables de roulette. Presque sans réfléchir, il jeta une pièce d'or sur l'un des numéros. La roue tourna, la bille tomba, et le colonel fut vingt francs plus pauvre.

— Jeu idiot ! jura-t-il, dans son souffle. Comment diable les gens peuvent-ils y jouer, je n'en reviens pas !

Il jeta un regard hâtif à l'horloge.

— Sept heures et demie, parbleu ! C'est l'heure du dîner.

Il se retourna pour descendre la longue suite de pièces quand un soudain brouhaha de voix, le bruit d'une bagarre et un cri de femme lui parvinrent.

La perturbation, quelle qu'elle soit, provenait de la longue pièce centrale. Comme d'habitude, les gens se précipitaient des différentes tables. Un suicide ? quelqu'un qui a été tué ? un numéro qui se présente pour la cinquième fois de suite ? Ce sont les causes habituelles d'excitation qui attirent les joueurs d'intention de leurs différents sièges.

Le colonel Whitelaw a couru avec les autres. Il était assez jeune pour apprécier une « scène ». La foule se pressait autour de la table de gauche, près des fenêtres qui donnent sur la terrasse. Le colonel arriva à temps pour voir un homme qui se débattait entre les mains de trois ou quatre autres... un homme grand et sombre dont le visage lui semblait familier. Il se débarrasse de ses ravisseurs. Le colonel les reconnut comme les hommes qui se tenaient derrière sa chaise et se jeta contre le mur, haletant. Il fouilla un moment dans sa poche. En un éclair, une bouteille était à ses lèvres... ses bras étaient levés en l'air, ses doigts agrippaient convulsivement l'air. Et avant que les officiers stupé-

faits aient pu le saisir, il tomba face contre terre sur le parquet, un cri d'agonie retentissant dans l'air chaud.

Instantanément, la foule fut repoussée en arrière par les officiels en blouse bleue, et un cercle se forma autour de l'homme prostré.

Le colonel remarqua que les croupiers gardaient avec vigilance, revolver en main, le tas d'argent à côté d'eux. Il pouvait s'agir d'une ruse, pour autant qu'ils le savaient, pour permettre une ruée sur cette table particulière, dans le but de la piller de son tas d'or et d'argent brillant.

Ses yeux descendirent le long de la ligne des joueurs qui, avec des visages étonnés, se tenaient à leur place en essayant de regarder par-dessus les épaules des serviteurs qui gardaient l'espace dégagé autour de l'homme au sol. Il y avait une femme qui ne se tenait pas debout, remarqua le colonel. Il regarda à nouveau son visage, et encore une fois. Grand Dieu ! était-il fou ? Les yeux fixes, dans lesquels une semi-conscience se glissait... les mains qui commençaient à bouger mal à l'aise parmi les billets et l'or éparpillés...

— Miriam ! s'exclama-t-il en s'élançant à ses côtés.

C'était M<sup>me</sup> Hallam Munroe.

Elle ne répondit pas, mais le regarda d'un bout à l'autre de la table avec un regard terne. La transe hypnotique était en train de passer, car le contrôleur de sa volonté, l'homme qui tenait les rênes de sa personnalité, était étendu mort à quelques pas derrière elle, et une odeur d'amande envahissait l'air.

Le colonel Whitelaw courut autour de la table avec l'agilité d'un jeune garçon et se pencha sur la figure de la femme qu'il aimait.

— Miriam ! cria-t-il encore, réveillez-vous... pour l'amour de Dieu réveillez-vous !

Sa voix et son toucher firent ressusciter sa conscience en un éclair de mémoire et la raison lui revint.

— Que fais-je ici ? Où suis-je ? Mon livre...

Elle regarda autour d'elle de façon sauvage, et le colonel Whitelaw crut un instant qu'elle allait s'évanouir. Mais M<sup>me</sup> Munroe n'était pas de nature hystérique, et elle se maîtrisait parfaitement.

Elle regarda le colonel, lut quelque chose de vrai dans ses yeux, et son cerveau saisit rapidement la signification de sa position. Elle se leva et regarda par-dessus les têtes



de la foule silencieuse derrière elle.

— Qui est cet homme ? demanda-t-elle, d'une voix stridente, au fonctionnaire le plus proche.

L'un des détectives qui avaient arrêté M. Vert Glandyss, car c'était lui qui était étendu sur le sol, répondit :

— C'est un homme recherché depuis deux ans, un prisonnier politique évadé, la plus grande canaille d'Europe, madame ! Je dois prendre votre nom, si vous le voulez bien, car on vous a vu constamment avec le défunt...

— Il est mort ? demanda-t-elle d'une voix étouffée.

Il n'y avait pas besoin de réponse. Le visage blanc de l'homme sur le sol racontait sa propre histoire.

La bouteille vide d'acide prussique avait roulé presque jusqu'à ses pieds.

Le colonel est intervenu.

— Voici ma carte, dit-il avec autorité. Je suis un ami de cette dame, et je loge à l'hôtel de Paris. Je répondrai à toutes les questions nécessaires. Viens, Miriam !

Il lui prit fermement le bras et l'entraîna hors des salles de jeu.

Ils ne dirent pas un mot jusqu'à la terrasse. Elle était inondée par le clair de lune, et le parfum des roses rendait l'air lourd.

— C'est horrible... horrible ! murmura-t-elle enfin, alors que le colonel la déposait doucement sur l'un des sièges à moitié cachés sous un palmier qui se balançait . C'est horrible de penser que cet homme pouvait me faire faire tout ce qu'il voulait, qu'il pouvait m'avoir si complètement en son pouvoir ! horrible !

Le colonel ne répondit pas, mais ses lèvres tremblaient de façon sinistre.

— Si vous n'aviez pas été là, mon cher vieil ami, continua-t-elle, je serais... Dieu seul sait... éclata-t-elle d'un ton sec, ce qu'il serait advenu de moi ! Je suis indiciblement reconnaissante que vous soyez revenu à moi. Je ne peux pas me passer de vous...

Le visage du colonel s'illumina, ses yeux sombres et vifs se mirent à briller d'une passion soudaine dans ceux qui rencontraient les siens.

— Puis-je rester... toujours, Miriam ? dit-il à voix basse.

Sa main se referma doucement sur la sienne, et ses yeux lui donnèrent la réponse qu'il souhaitait.

Et si ça vous tente, le recueil est disponible sur [lulu.-com](https://www.lulu.com)

